

127. H. 353

# LE PROTÉGÉ,

OU

## LE DANGER DE LA FAVEUR,

COMÉDIE-ANECDOTE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR MM. G. DUVAL ET DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, PAR LES COMÉDIENS  
ORDINAIRES DU ROI, LE 20 MAI 1828.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

PALAIS-ROYAL, RUE ST.-HONORÉ, N° 210,

PRÈS LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

---

1828.

129482-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE MINISTRE..... M. FÉNARD.  
M. DUBOURG, ancien officier..... M. DUPARAY.  
M<sup>me</sup> DUBOURG..... M<sup>me</sup> SABATIER.  
AGLAË, leur fille..... M<sup>lle</sup> BÉRENGER.  
THÉODORE, amant d'Aglaë..... M. MICHELOT.  
DELMAS, secrétaire du Ministre.... M. CH. DESNOYERS  
GAUTHIER, surnuméraire..... M. PROVOST.  
CORBÉ, capitaine des portes à la Bas-  
tille..... ÉDOUARD.  
DOUCET, son filleul..... M. DOLIGNY.  
BERNARD, domestique d'hôtel garni. M. MÉNÉTRIER.  
UN HUISSIER DU MINISTRE.....  
UN PORTE-CLÉ DE LA BASTILLE... M. RIHOELLE.

*La Scène est à Paris.*

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision  
de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, ce 16 mai 1828.

Par ordre de Son Excellence,  
*Le Chef du bureau des Théâtres,*  
COUPART.

# LE PROTÉGÉ,

COMÉDIE-ANECDOTE.

---

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une chambre d'hôtel garni.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

**DUBOURG**, *seul, assis à une table, écrivant, pliant et cachetant une lettre.*

Ma foi, s'il ne goûte pas mon style, ce sera mauvaise volonté; la lettre n'a que trois lignes, et il y a trois fois Monseigneur. (*Il sonne.*) Maintenant il s'agit d'envoyer le message. (*Appelant.*) Bernard!... Ah!

### SCÈNE II.

**M. DUBOURG, BERNARD.**

**BERNARD.**

Voilà, Monsieur.

**DUBOURG.**

Bon. Tu sais où est l'hôtel du nouveau Ministre?

**BERNARD.**

C'est à quatre pas.

**DUBOURG.**

Parbleu, j'ai eu soin de me loger dans son voisinage. Porte-lui cette lettre, et attends la réponse.

BERNARD.

J'y cours, Monsieur.

DUBOURG, *le rappelant.*

A propos, ... tu diras que c'est de la part du chevalier Dubourg.

BERNARD.

Le chevalier Dubourg.

DUBOURG.

Son ami intime, qui arrive tout exprès de Cahors pour le voir.

BERNARD.

Je tâcherai de m'en souvenir de tout ça.

DUBOURG.

Il ne faut pas un grand effort de mémoire.

BERNARD.

Il en fait plus que vous ne croyez...

*( Il sort. )*

## SCÈNE III.

M. DUBOURG, *seul.*

Me voici donc à la veille de paraître devant un ministre; je ne sais pas, mais j'éprouve une certaine émotion, ... quelque chose qui ressemble à de la timidité, à de la peur, même... si donc, monsieur Dubourg, songez que c'est un vieil ami que vous allez voir, ... songez que c'est lui qui vient au-devant de vous... Je sais bien, mais il est aujourd'hui ministre tout-puissant, et moi, je ne suis qu'un pauvre diable de provincial à douze cents livres de rente sur l'Hôtel-de-ville... Il va me paraître grand de quinze pouces, en mesurant l'homme et le piédestal.

## SCÈNE IV.

M. DUBOURG, M<sup>ME</sup> DUBOURG.M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Pas encore chez le ministre, monsieur Dubourg ; à quoi songez-vous donc ? monseigneur va s'impatienter ; dépêchez-vous.

DUBOURG.

Soyez tranquille, madame Dubourg, j'ai le temps.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

J'ai le temps, j'ai le temps ; je vous reconnais bien là, jamais pressé. Ce n'est pas en marchant aussi lentement qu'on arrive. J'ai le temps... on n'a jamais le temps.

DUBOURG.

Il me faut pourtant bien celui d'attendre la réponse du ministre.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Comment, vous ne faites que de le prévenir ?

DUBOURG.

A moins de l'avoir prévenu avant mon départ.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Pourquoi pas ? la poste va plus vite que la diligence, et en débarquant, nous aurions trouvé notre lettre d'audience ; au moins, vous auriez pu lui écrire au moment de notre arrivée.

DUBOURG.

A onze heures et demie passées, réveiller monseigneur.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Un ministre ne doit pas dormir... Mais sa réponse se fait bien attendre.

DUBOURG.

Donnez-vous patience, elle ne viendra que trop tôt, peut-être.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Mettriez-vous en doute les bonnes intentions de votre ami !

## LE PROTÉGÉ,

DUBOURG.

Je ne dis pas.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Est-ce qu'il n'a pas daigné vous écrire ?

DUBOURG.

Cela est vrai.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous mander sur-le-champ près de lui ?

DUBOURG.

C'est encore vrai.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous annoncer, enfin, qu'il se chargeait du soin de votre fortune.

DUBOURG.

C'est également vrai.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Eh ! bien, pensez-vous qu'un homme de son rang, à qui tout le monde accorde un caractère noble, une conduite franche, et des sentimens élevés, vous ait fait des promesses qu'il ne voulait pas tenir, témoigné une amitié qu'il n'avait pas, et vous ait engagé à quitter votre province et venir à Paris pour se moquer de vous.

DUBOURG.

Non, sans doute, je n'en crois rien.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

D'où viennent donc vos soupçons ridicules ?

DUBOURG.

C'est que je ne me fie aux grands, que médiocrement ; je ne serais pas étonné que mon ami ne se souvint guère plus de moi aujourd'hui que de la lettre qu'il m'a écrite.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Assurément, s'il connaissait l'opinion favorable que vous voulez bien avoir de lui...

DUBOURG.

Non, mais un ministre a tant d'affaires, tant de sujets, de distraction...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Moi, je suis sûre qu'il ne sera fâché que d'une chose, c'est que vous ayez mis aussi peu d'empressement à vous rendre à ses ordres.

DUBOURG.

Vous oubliez, madame Dubourg, que le jour même où nous avons reçu sa lettre, vous êtes allée retenir nos places, et que vous m'avez embarqué le lendemain.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Plaiguez vous-en, quand on vous attend pour vous combler de faveurs, qu'on vous destine une place magnifique.

DUBOURG.

Ce n'est pas sûr ; et puis il faut pouvoir la remplir cette place, et en vérité, je serai bien embarrassé de dire à laquelle je suis propre.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

C'est parce que vous n'êtes précisément propre à aucune, que vous êtes propre à toutes. Votre naissance est honorable, vous ne manquez pas d'esprit, vous avez de l'instruction, une réputation militaire qui n'est pas contestée, et la protection du ministre : avec cela, j'espère, il n'est rien où vous ne puissiez prétendre ; mais vous êtes d'une modestie qui vous perdra.

DUBOURG.

C'est que je m'apprécie.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Pas assez. En tous cas, il paraît que le ministre croit plus à votre mérite que vous n'y croyez vous-même, puisque la première chose qu'il ait faite, c'est de vous appeler près de lui.

DUBOURG.

Après tout, madame Dubourg, vous pourriez bien avoir raison ; et s'il le veut absolument, je me laisserai placer.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Il ne s'agit que de trouver une charge à vendre.

DUBOURG.

Et de l'argent pour la payer. J'aimerais assez un commandement de place ; j'y ai des droits. Vingt-cinq ans de service, sans compter la guerre d'Hanovre, où j'ai commandé avec distinction la première compagnie de grenadiers du régiment de Champagne. Au fait je ne me rendais pas justice, et vous m'avez fait découvrir là une foule de qualités et de titres que je ne soupçonnais pas il y a un quart-d'heure.

## LE PROTÉGÉ,

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Sans doute, mais il faut se présenter, il faut demander.

DUBOURG.

Eh bien, je demanderai.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Ah ! ça maintenant que votre position change, M. Dubourg ; vos relations doivent changer, et vous comprenez qu'il ne saurait plus être question de marier votre fille à ce petit Théodore.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, AGLAË.

AGLAË, *entrant quand sa mère a prononcé la dernière phrase.*

Ne plus épouser Théodore, juste ciel !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Ah ! vous étiez là, Mademoiselle ; vous nous écoutiez.

AGLAË.

Maman, c'était sans intention, je vous assure, j'arrivais... je venais...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Ne vous troublez pas, c'est inutile ; il n'y a pas de mal que vous ayez entendu ce qu'il aurait fallu vous dire plus tard. Vous savez à quoi vous en tenir.

AGLAË.

Il serait donc vrai ?...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Que notre intention à votre père et à moi...

DUBOURG.

Mais, madame Dubourg, vous ne m'avez pas donné le temps...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

A votre père et à moi, est que vous ne songiez plus à M. Théodore.

AGLAË.

Mais vous lui aviez promis ainsi qu'à moi...



M<sup>me</sup> DUBOURG.

Promis, du tout ; fait espérer, c'est possible ; mais donner une espérance n'est pas contracter un engagement ; et puis ce qui était raisonnable à Cahors n'a plus ici le sens commun ; la fille d'un officier en retraite, et peu favorisé de la fortune, pouvait à la rigueur se contenter du fils d'un receveur des Tailles ; (*se radoucissant*) mais tu seras assez raisonnable, mon enfant, pour comprendre que la fille d'un protégé du Ministre, d'un homme qui va être nommé tout-à-l'heure commandant de place... au moins, doit avoir d'autres prétentions, s'élever avec la circonstance et aspirer aux partis les plus brillans.

AGLÆ.

Oh ! je n'ai pas d'ambition, ma mère.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Tant pis ; on ne réussit jamais sans cela.

AGLÆ.

Eh ! mon dieu, l'existence douce et paisible qui m'était assurée, en épousant Théodore, eût suffi à mon bonheur. Je n'en imaginais et n'en désirais pas d'autre.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Il faut pourtant l'oublier.

AGLÆ.

Jamais !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Comme vous voudrez ; au surplus c'est une affaire de mémoire, l'essentiel est que vous ne le revoyez jamais.

AGLÆ, à part.

Si l'on savait qu'il est ici.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

D'ailleurs, qui vous dit que le Ministre qui protège votre père n'a pas songé à votre établissement ; l'amitié qu'il nous porte rend tout vraisemblable.

DUBOURG, riant.

Je ne serais même pas étonné qu'il eût mis en réserve des fonds pour sa dot.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Pourquoi pas ? il lui arrivera peut-être de placer plus mal son argent.

*Le Protégé.*

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE, *à part.*

Les voilà.

DUBOURG, *sans voir Théodore.*

En attendant qu'il m'enrichisse, ne trouvez-vous pas qu'il tarde bien à me répondre?

THÉODORE, *à part.*

Au risque de ce qui pourra en arriver, brusquons l'événement. (*les abordant.*) Eh ! bien, mes chers voisins, nous voici donc transportés tous les quatre à Paris, et logés dans le même hôtel ; la rencontre est délicieuse, et l'aventure est charmante.

AGLAE, *à part.*

C'est lui ; je tremble.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous ici, M. Théodore!

THÉODORE.

Moi-même ; enchanté de me retrouver à cent vingt lieues de Cahors, auprès de vous, Madame, du respectable M. Dubourg, et de ma charmante future.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Votre future, c'est autre chose. Et dites-moi, depuis quand êtes-vous arrivé ?

THÉODORE.

Comme vous, depuis hier.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Et vous avez fait route ?

THÉODORE.

Par la diligence.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Laquelle ?

THÉODORE.

La vôtre.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Impossible, nous vous aurions aperçu,

THÉODORE.

Il est difficile de voir les gens qui ne veulent pas se montrer.

DUBOURG.

Cependant lorsqu'on voyage dans la même diligence...

THÉODORE.

Tous les voyageurs ne sont pas placés dans le même endroit, ne sont pas obligés de manger à la même table; on a donc cent moyens de rester inconnu à ses compagnons de voyage, et de ne se découvrir que quand cela convient; moi j'ai voulu attendre jusqu'à Paris pour vous ménager la surprise.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

C'est fort bien vu sans doute; mais qui vous a informé de notre départ?... Serait-ce vous par hasard, Mademoiselle?

AGLAÉ.

A la veille de quitter pour long-temps celui que vous-même m'aviez destiné pour époux, je n'ai pas cru être bien coupable...

DUBOURG.

De lui faire tes adieux, non sans doute, et la chose était toute naturelle.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Vous trouvez?

THÉODORE.

Quand j'ai su que vous partiez sans m'avertir, je me suis dit: on y met du mystère, on n'a pas de bonnes intentions; on va à Paris, on m'oubliera; je ne parle pas d'Aglaé, car je suis bien sûr qu'elle...

AGLAÉ.

Oh! non, par exemple, je ne vous aurais jamais oublié, moi.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Paix, Mademoiselle.

THÉODORE.

Mon parti est bientôt pris; je cours à la diligence; il restait une place... sur l'impériale.

## LE PROTÉGÉ,

DUBOURG.

Sur l'impériale! pauvre jeune homme.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Plaignez-le, par un temps superbe, une gelée magnifique.

THÉODORE.

Quand on aime, qu'on se voit ravir l'objet de son amour; qu'on se met à sa poursuite, toutes les places sont bonnes. J'ai donc voyagé sans être aperçu de vous; je suis arrivé en même temps que vous à Paris; je vous ai suivis dans cet hôtel; j'y ai passé la nuit; je me suis levé il y a une demi-heure, et me voilà.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Eh bien! à quoi cela vous avancera-t-il?

THÉODORE.

A ne pas vous perdre de vue; à réclamer mes droits sur la main d'Aglaé; à l'épouser et à retourner avec vous à Cahors, quand vos affaires seront terminées.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Il y a une petite difficulté, c'est que ma fille doit appartenir à un autre.

THÉODORE.

A un autre! quel est-il je vous prie?

M<sup>me</sup> DUBOURG, avec emphase.

Je ne sais pas encore, le ministre en décidera.

THÉODORE.

Le ministre!

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Il a, pour l'établissement de ma fille, des vues... que je ne connais pas précisément, mais auxquelles vous sentez qu'il conviendrait peu de nous opposer.

THÉODORE.

Eh bien je vais aller le trouver, moi, ce ministre. Je lui dirai...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

J'espère que ce n'est pas sérieusement...

THÉODORE.

Le plus sérieusement du monde. Je lui dirai : Monse-

gneur, vous voyez un jeune homme qui a le cœur tendre, l'imagination ardente, les passions vives; il aime, il adore, il idolâtre une jeune fille de Cahors, que ses parens lui avaient promise, et qu'il allait épouser, lorsque vous êtes venu détruire l'édifice de leur bonheur.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous oseriez...

THÉODORE, *continuant.*

Laissez-moi continuer. Nous en étions à l'édifice de leur bonheur. Vos intentions étaient bonnes, sans doute; mais vous ne nous en avez pas moins réduits au désespoir. Vous avez mandé auprès de vous le père de la jeune personne, monsieur Dubourg, votre ami intime, il s'est rendu à vos ordres et n'en est pas plus fier pour cela. C'est un excellent homme, un homme des anciens jours; et qui ne demandera pas mieux que de nous unir, quelque fortune qu'il lui arrive. Mais il n'en est pas de même de madame Dubourg: elle ne rêve à présent qu'honneurs et dignités; et elle veut absolument un gendre qui en soit revêtu. Je n'en ai pas, moi, Monseigneur; mais je m'en accommoderais tout comme un autre. (C'est toujours mon discours que je debite) Je suis rempli de zèle, de bonne volonté, j'ai l'amour du travail, une bonne éducation de province; et je ne suis pas sans quelques moyens que vous pouvez utiliser: ainsi le mal que vous avez fait sans le vouloir, vous pouvez le réparer par votre volonté, Monseigneur, en me donnant une place quelconque, celle que vous voudrez, pourvu qu'il y ait profit et considération, vous ferez le bien de l'état, ma fortune et le bonheur d'Aglaé: voilà ce que je dirai au ministre; et maintenant je vais prendre un costume de solliciteur pour me disposer à paraître devant lui. Madame Dubourg nous nous reverrons.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Je vous le défends.

THÉODORE.

Je n'écoute rien, j'ai contre moi, une mère barbare; mais j'ai pour moi une amante fidèle, un père sensible, un ministre juste, ça ne se voit pas tous les jours, et mon triomphe n'en sera que plus éclatant. Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

M. DUBOURG, M<sup>ME</sup> DUBOURG, AGLAË.M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Ce jeune homme extravague, il a lu les épreuves du sentiment de monsieur Baculard. Quelle audace ! quel feu ! voilà pourtant, Mademoiselle, à quoi nous expose votre imprudence, votre indiscretion.

AGLAË.

Mais, maman, je ne pouvais pas supposer que Théodore nous suivrait, qu'il serait à Paris aussitôt que nous.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Vous deviez tout supposer, Mademoiselle ; vous deviez prévoir que votre étourdi de Théodore ferait toutes les sottises imaginables, qu'il ne craindrait pas de compromettre votre père, moi, vous-même.

DUBOURG.

Au fait, madame Dubourg, il était peu probable que Théodore se déciderait...

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Au surplus, j'ai tort de m'inquiéter de sa démarche ; imagine-t-il qu'un ministre écoute tous les importuns qui se présentent.

DUBOURG.

Pouvu qu'il reçoive et qu'il écoute ceux qu'il fait venir exprès de Cahors en Quercy pour lui parler, voilà tout ce que je demande... Mais voici mon messager.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERNARD.

DUBOURG.

Eh ! bien, quelles nouvelles ?

BERNARD.

Les nouvelles sent qu'il n'y en a pas.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Comment, il n'y en a pas!

BERNARD.

C'est-à-dire, il y en a si vous voulez ; mais je ne crois pas que cela fasse votre affaire.

DUBOURG.

Madame Dubourg, vous entendez.

M<sup>me</sup> DUBOURG, à Bernard.

Voyons, explique-toi mieux.

BERNARD.

Je vas vous dire ; j'arrive, je vois à la porte un gros suisse, avec un baudrier et une hallebarde, je le salue et je lui dis poliment : voilà une lettre pour Monseigneur, comme vous n'avez dit. — Donne !... que dit le suisse. — Il me faut la réponse ; que je lui dis : — Dans huit jours ou dans quinze, ou peut-être pas du tout ; qu'il dit le gros suisse, Monseigneur a autre chose à faire que de répondre aux importuns.

DUBOURG.

C'est précisément ce que vous disiez tout-à-l'heure, madame Dubourg...

BERNARD.

Je ne m'en irai pourtant pas sans en avoir une, que je dis au suisse. — Insolent ! que le suisse me dit. — Il n'y a d'insolent ici, que vous, que je dis au suisse. Je n'ai pas plus tôt lâché ce mot-là, que mon gros suisse, tout rouge de colère, me prend par les deux épaules, me lance de l'autre côté de la rue, et me voilà.

DUBOURG.

Eh ! bien, madame Dubourg, quand je refusais de partager vos chimériques espérances... Ah ! ça, tu n'as donc pas dit, comme je te l'avais recommandé, que tu venais de la part de monsieur le chevalier Dubourg ?...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

L'ami intime du ministre.

BERNARD.

Si fait, si fait, mais le gros suisse s'est moqué de moi bien davantage.

## LE PROTÉGÉ,

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Quelle impertinence!...

BERNARD.

Il m'a dit que depuis que le ministre était installé, il lui était arrivé un régiment d'amis intimes, et un déluge de parens dont il n'avait jamais entendu parler auparavant, et qu'il a fait consigner à la porte.

DUBOURG.

Après un début aussi encourageant, il ne me reste qu'un parti à prendre...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Celui de vous présenter vous-même chez le ministre, de décliner votre nom...

DUBOURG.

De retourner bien vite à Cahors.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Oh! que je n'abandonne pas ainsi la partie; j'y vais, moi, chez le ministre.

DUBOURG.

Vous perdez la tête, madame Dubourg.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

C'est possible.

DUBOURG.

Est-il convenable, est-il décent qu'une femme

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Suis-je la première qui ait assiégé les bureaux, et fini par obtenir ce qu'on n'aurait jamais accordé à son mari.

DUBOURG.

Oui, ça s'est vu; mais vous approchez furieusement de la cinquantaine, madame Dubourg.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

La réflexion est digne d'un mari. Je vais de ce pas, chez le ministre. (*avec dignité.*) Du reste, monsieur Dubourg, vous ne craignez pas que je vous compromette; je sais comme je dois me conduire, et je le ferai de manière que mon époux n'ait point à rougir de moi. (*à Bernard.*) Vous, mon ami, conduisez-moi à l'hôtel du ministre, nous allons voir.

(*Elle sort.*)



## SCÈNE IX.

M. DUBOURG, AGLAË.

DUBOURG.

En honneur, elle a mis de la dignité dans son allocution. Puisqu'elle veut se mettre en quête d'un nouvel affront, soit ; mais moi, corbleu, je ne suis pas de cette humeur ; et certes, je n'irai pas, pour satisfaire la ridicule ambition de ma femme, m'abaisser au métier de solliciteur. C'est un métier que je ne sais pas, que je suis trop vieux pour apprendre, et qui ne convient pas à un vieux soldat.

AGLAË.

Que j'aime à vous voir dans ces sentimens ; cela m'enhardit à vous avouer . . . Oh ! mais non, vous m'en voudriez.

DUBOURG.

Dis toujours.

AGLAË.

A vous avouer que je ne suis pas trop fâchée de la tournure que prennent les choses.

DUBOURG.

Eh ! bien, ma foi, ni moi non plus.

AGLAË.

Je vous ferais bien encore un autre aveu.

DUBOURG.

Voyons l'autre aveu.

AGLAË.

Je ne serais pas fâchée . . . C'est peut-être mal de former ce désir-là . . .

DUBOURG.

Vas donc.

AGLAË.

Que la démarche de maman n'ait presque pas de succès.

DUBOURG.

Eh ! bien, veux-tu que je te le dise, je ne mettrais pas vingt-quatre heures à m'en consoler.

*Le Protégé.*

3

AGLAÉ.

Cela fait que nous nous en retournerions, que j'épouserai ce bon Théodore, et que nous vivrions heureux et tranquilles, comme avant cette maudite lettre !

DUBOURG.

Eh ! mon dieu, oui ; toutes ces idées de fortune, de grandeur que ta mère a voulu se fourrer dans la tête, tout ça ne me va pas. Je suis né pour vivre dans la médiocrité paisible, dont je me suis contenté jusqu'ici ; et sans autre ambition que celle de faire le bonheur de tout ce qui m'entoure, à commencer par toi.

AGLAÉ.

Vous êtes le meilleur des pères ; et, quoiqu'il arrive, vous ne consentirez jamais, j'en suis bien sûre, à faire le malheur de votre Aglaé.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE, *en toilette.*

A présent, que me voilà en tenue, je vais faire ma visite ; je débiterai au ministre, mot pour mot, le discours que j'ai composé tout-à-l'heure, et si je ne l'attends pas, c'est qu'il aura un cœur de fer.

DUBOURG.

Si j'ai un conseil à te donner, mon pauvre Théodore, c'est d'attendre....

THÉODORE.

Du tout, j'ai la tête montée, je me sens en verve, et je serai d'une éloquence admirable.

DUBOURG.

Ecoute-moi donc, je te conseille d'attendre que ma femme soit revenue.

THÉODORE.

Où est-elle donc !

AGLAÉ.

Chez le ministre.

THÉODORE.

Bah !

DUBOURG.

Il s'est passé du nouveau, depuis ton absence.

THÉODORE.

Contez-moi cela.

DUBOURG.

Tu sauras que ce matin, j'avais envoyé au ministre une lettre profondément respectueuse, pour l'informer de mon arrivée. Mais mon pauvre diable de messager a été jeté à la porte.

THÉODORE.

Je ne trouve pas que ce soit bien encourageant : et vous ?

DUBOURG.

Ma femme a pris son parti sur-le-champ; elle s'est fait conduire à l'hôtel du ministre, et a juré qu'elle ne reviendrait pas sans lui avoir parlé.

THÉODORE.

Elle ne lui parlera pas.

DUBOURG.

Je n'en jurerais point : madame Dubourg a tout ce qu'il faut pour réussir ; elle ne doute de rien, ne se rebute de rien; elle attendra plutôt le ministre jusqu'à demain matin... Et si elle avait seulement dix ou douze ans de moins... Mais, la voilà.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MME DUBOURG.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Théodore, ma fille est à vous.

DUBOURG.

Oh ! oh ! voilà du nouveau.

THÉODORE, *bas à Dubourg.*

Quand je vous disais qu'elle ne lui parlerait pas. (*à madame Dubourg.*) Madame, vous me voyez aussi flatté... que surpris.

## LE PROTÉGÉ,

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Pas d'observations ; elle est à vous ; votre mariage , si vous voulez , se fera aussitôt après notre retour à Cahors.

THÉODORE.

Ce n'est pas moi qui serai attendre.

AGLAE.

Que je suis donc contente !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Je ne le suis guère , moi !

DUBOURG.

Ah ! ça , il paraît , ma femme . . .

M<sup>me</sup> DUBOURG.

J'espère bien , M. Dubourg , que vous ne vous exposerez pas à recevoir de nouvelles humiliations , et que vous ne vous opposerez ni à notre départ , ni au mariage de ma fille avec Théodore , qui est un jeune homme charmant , que j'apprécie maintenant , et qui nous convient sous tous les rapports.

DUBOURG.

Je n'ai garde . . .

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Cela vous apprendra . . .

DUBOURG.

A moi !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Cela vous apprendra à vous fier aux protestations des gens de cour , à leurs belles promesses . . .

DUBOURG.

Mais il me semble . . .

M<sup>me</sup> DUBOURG.

A présent que vous savez ce qu'elles valent , vous n'entreprenez plus , j'espère , un voyage de cent vingt lieues pour venir l'apprendre à vos dépens. Au surplus je ne suis pas fâchée de la leçon , elle est venue à propos dissiper de ridicules illusions ; et le bonheur que je vais goûter dans le sein de ma famille , au milieu de mes chers enfans , n'en aura que plus de prix à mes yeux. Faisons sur-le-champ nos préparatifs de départ : il me tarde de me remettre en route.

AGLAÉ.

Et à moi aussi, maman.

THÉODORE.

Et à moi aussi, Madame.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous le voyez, M. Dubourg, ils sont tous deux de mon avis. Si vous faisiez bien, Théodore, vous iriez nous retenir des places pour partir dès demain.

THÉODORE.

J'y cours, Madame, nulle commission ne peut m'être plus agréable. *(Il sort.)*

DUBOURG.

Je m'admire, moi ; je fais tout ce que vous voulez. Cependant j'aurais patienté encore un jour... Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur-là ?

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DELMAS.

DELMAS.

C'est à M. Dubourg que je désire avoir l'honneur de parler.

DUBOURG.

C'est lui, Monsieur, qui a l'honneur de vous recevoir. De quoi s'agit-il ?

DELMAS.

Monsieur, je suis le secrétaire intime du Ministre, qui m'a chargé...

DUBOURG, *l'interrompant.*

Il veut donc bien enfin penser à moi, et se souvenir...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Paix donc, M. Dubourg.

DELMAS.

Qui m'a chargé de vous dire qu'il est au désespoir de ce qui s'est passé ce matin, et que...

DUBOURG.

Je le crois bien : exposer un vieil ami à de semblables affronts.

## LE PROTÉGÉ,

DELMAS.

C'est par moi qu'il a connu tous les détails ; c'est moi qui lui ai remis votre lettre ; et c'est moi qu'il a bien voulu charger de vous porter ses excuses et l'expression de ses regrets.

AGLAKÉ, *à part.*

Tout va se raccommoder, nous sommes perdus.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Des excuses, des regrets ! quand Monseigneur serait en droit de se plaindre de nos importunités, de notre précipitation.

DUBOURG, *à part.*

La voilà repartie.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Au lieu de prévenir ses ordres, ne devons-nous pas les attendre avec respect ;... mais mon mari était si empressé de voir Monseigneur, de lui présenter ses hommages... de le remercier des bontés qu'il a l'intention d'avoir pour nous...

DELMAS.

Empressement bien naturel, Madame, et qui ne peut que flatter Monseigneur ; pour moi, Monsieur, qui me félicite d'avoir connu aujourd'hui une famille aussi honorable que la vôtre, je vous supplie de vous souvenir, quand vous occuperez le poste éminent qui est dû à votre mérite, et que la faveur du Ministre vous destine, que c'est moi qui suis venu vous apporter de sa part des paroles de paix et de réconciliation.

DUBOURG, *saluant.*

Je m'en souviendrai, Monsieur.

DELMAS.

Eh ! vraiment, j'oubliais le plus important ; le Ministre vous attend dans son cabinet à quatre heures précises ; il espère que vous ne lui garderez pas rancune, et que vous serez exact au rendez-vous qu'il vous donne.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

M. Dubourg n'aura garde d'y manquer.

DELMAS.

Ainsi donc à quatre heures ; j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort, Dubourg et sa femme le reconduisent avec politesse.)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* DELMAS.M<sup>me</sup> DUBOURG.

Allons, M. Dubourg, venez vous mettre en état de paraître devant le Ministre; vous, ma fille, suivez-moi, voilà un incident qui change quelque chose à mes projets de tout-à-l'heure.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE, *gaitment*.

Ma foi, je suis arrivé à temps, j'ai trouvé quatre places, et cette fois je les ai toutes prises dans la berline, car nous voyagerons ensemble, et je n'ai plus de raisons pour me cacher sur l'impériale.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Mon cher Théodore, si vous avez donné des arrhes, nous vous les rembourserons; mais vous remplirez la berline à vous seul, si vous voulez.

THÉODORE, *stupéfait*.

Comment!

AGLAE, *tristement*.

Hélas! nous ne partons plus.

THÉODORE.

Monsieur, pourriez-vous me dire?

DUBOURG.

Demande à ma femme, mon ami.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Théodore, je suis toujours remplie de bonne volonté pour vous; mais Monseigneur nous mande auprès de lui, et vous sentez qu'il ne serait pas convenable... Allons donc, M. Dubourg!... faites avancer un fiacre.

DUBOURG.

J'y vais, j'y vais ; Théodore, compte toujours sur moi.

*( Il sort. )*

THÉODORE.

Aglé, m'expliquerez-vous? . . .

AGLÉ.

La faveur nous arrive, le bonheur va nous quitter.

M<sup>me</sup> DUBOURG.Suivez-moi, ma fille. *( Elles sortent. )***SCÈNE XV.**THÉODORE, *seul.*

Voilà un retour auquel je ne m'attendais guère . . . mais je ne perds pas courage ; je vais aussi au ministère, moi, et si le Ministre connaît l'amour! . . . Mais je suis fou, les Ministres n'ont pas le temps de s'amuser à cela ; c'est bon à nous autres *plébéiens*, d'être sensibles ! n'importe ; je pars, j'arrive, je demande une audience, on me refuse, j'insiste ; je fais du bruit, on veut me chasser, je crie encore plus fort ; le Ministre m'entend, accourt, voit mon désespoir, et alors . . . Oh ! ma foi, alors je verrai, celui qui prévoit tout, s'expose à ne rien trouver de ce qu'il a prévu, et le hasard est un dieu comme un autre ; il peut favoriser un amant, comme il a fait réussir tant d'imbécilles.

*( Il sort. )*

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

*Le théâtre représente un salon de l'hôtel du ministre.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE, *assis devant un bureau, et parlant à Delmas, tout en écrivant*, DELMAS.

LE MINISTRE.

Oui, je comprends qu'il a dû être un peu fâché, mais après tout je suis excusable, le fait est que je ne l'attendais pas sitôt. Il est arrivé courrier par courrier, et cela m'étonne. Je connais Dubourg depuis long-temps; c'est un homme étrange, un homme avec lequel il faut presque se fâcher pour lui rendre service; et quand je croyais presque à un refus, il y met un empressement qui lui a causé les petits désagrémens que j'aurais voulu de tout mon cœur lui épargner. Ah ça, monsieur Delmas, vous lui avez bien témoigné mes regrets...

DELMAS.

Oui, Monseigneur; et il a fini par se prêter d'assez bonne grâce à recevoir vos excuses.

LE MINISTRE, *gaîment*.

Ainsi il a la bonté de ne plus m'en vouloir.

DELMAS.

C'est-à-dire que sa physionomie et ses expressions conservaient bien encore un petit air de rancune; mais tout cela s'est dissipé à la voix de madame Dubourg qui a prétendu qu'eux seuls avaient tort, que leur trop grande précipitation était inconvenante, et qu'ils auraient dû attendre vos ordres au lieu de les prévenir. Monsieur Dubourg a

*Le Protégé.*

tacitement approuvé la réflexion de madame, il a promis, Monseigneur, de se rendre à votre invitation.

LE MINISTRE.

Oh maintenant je m'explique la prompte arrivée de ces honnêtes gens. Cette madame Dubourg est une femme de tête à ce qu'il me paraît ; et c'est elle qui aura mené les affaires aussi rondement... Et vous avez bien dit à Dubourg que je l'attendais à quatre heures.

DELMAS.

Oui, Monseigneur, et il sera exact.

LE MINISTRE, se lève.

Mon intention est de donner en lui un exemple éclatant de ce que peut faire le pouvoir juste pour le mérite modeste ; fortune, dignités, je veux que mon ami Dubourg, mon vieux camarade d'études me doive tout ; et que le bienfait de l'amitié ne fasse qu'acquitter la dette de l'état. Dubourg est un brave officier qui n'a recueilli jusqu'à présent pour prix de ses services que l'ingratitude et l'oubli. Pourvu que par un amour-propre et des scrupules déplacés il ne s'oppose pas à ce que je veux faire pour lui.

DELMAS.

Je n'imagine pas que cela soit à craindre.

LE MINISTRE.

Plus que vous ne pensez ; noble et brave, d'un caractère fier et indépendant, une faveur peut lui sembler une injure.

DELMAS.

Tant d'autres prennent les injures des grands pour des faveurs.

LE MINISTRE.

Mais je le traiterai avec tant d'égards, et je m'y prendrai si bien, qu'il ne lui sera pas possible de me refuser. Je l'aurais même mandé plus tôt ; mais je suis accablé d'affaires... Appelé depuis peu, par les bontés du roi, à un poste aussi important, je me serais trouvé fort embarrassé si, par raison d'équité, et pour mon propre intérêt, je n'eusse conservé dans les emplois, tous ceux qui, comme vous, les occupaient honorablement.

DELMAS.

Monseigneur, je n'épargnerai rien pour mériter une con-

hance qui m'est si glorieuse ; et c'est par un dévouement, un zèle, une discrétion à toute épreuve. . . .

LE MINISTRE.

Votre discrétion, je m'y confie entièrement, monsieur Delmas, vous le savez.

DELMAS.

Oui, Monseigneur, et cependant. . . .

LE MINISTRE.

Eh bien ?

DELMAS.

Dernièrement, lorsque je suis entré dans votre cabinet, des papiers étaient sur votre bureau ; vous les avez cachés avec une précipitation. . . Je vous l'avouerai, Monseigneur, cette marque de défiance m'a douloureusement affecté, d'autant plus que ma conscience me dit que je ne le mérite pas.

LE MINISTRE.

Rassurez-vous, mon ami, il n'y a rien là qui vous soit personnel. Ma femme, mon fils seraient entrés en ce moment, que je me serais empressé de soustraire ces papiers à leur vue ; ils sont d'une telle importance, et jusqu'à nouvel ordre, le secret doit en être gardé avec tant de soin, que si je soupçonnais quelqu'un d'avoir seulement pu jeter les yeux dessus. . . .

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, annonçant.

Monsieur le Docteur Franklin.

LE MINISTRE, à l'huissier.

Faites-le entrer dans mon cabinet. (à Delmas.) Toute affaire cessante, je vais le recevoir. Si Dubourg arrive pendant ce temps-là, suppliez-le d'attendre, et témoignez-lui tous les égards dus à un homme que je tiens pour mon meilleur ami.

(il sort.)

## SCÈNE III.

DELMAS, GAUTHIER.

GAUTHIER, *qui est entré au moment où le ministre sortait.*

Dites-donc, monsieur Delmas, voilà encore ce Quaker ; est-il heureux ! toujours en audience particulière.

DELMAS.

Oui, monsieur Gauthier, et des audiences de deux heures, souvent de trois.

GAUTHIER.

Que diable peuvent-ils se dire, pendant ce temps-là ?

DELMAS.

Je ne sais, car le ministre qui me met de moitié dans tous ses secrets, est avec moi, pour cette affaire, d'une discrétion désespérante.

GAUTHIER.

Et vous ne devinez pas ?...

DELMAS.

Je ne cherche point à deviner ce qu'on veut que j'ignore, monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

C'est fort bien ; mais, au bout du compte, cela ne me regarde pas, et je suis venu pour autre chose. Dites-moi, monsieur Delmas, la place de contrôleur au Grenier-à-Sel de Bayeux, ça ne doit pas être bien couru ; et puis elle n'est vacante que d'hier...

DELMAS.

Elle est donnée depuis ce matin.

GAUTHIER.

Il n'y a pas eu de temps de perdu. Ah ! ça, comment donc s'y prendre pour réussir ?

DELMAS.

Consolez-vous, monsieur Gauthier, quand elle n'aurait pas été accordée, il n'est pas certain que vous l'eussiez eue.

GAUTHIER.

Je ne la demandais pas pour moi ; mais je l'avais en quelque sorte promise.

DELMAS.

Promise, monsieur Gauthier! vous m'étonnez.

GAUTHIER.

Et pourquoi? surnuméraire depuis 5 ou 6 ans, sans espoir prochain d'avancement, j'ai voulu utiliser mon séjour dans les bureaux, et me créer des protecteurs dans le cas de me servir à leur tour. Je me suis donc fait une clientèle composée d'individus qui, cherchant des places, ont assez de crédit pour en avoir, mais ne savent pas quand il y en a à donner. Eh bien, je les en avertis, ils se présentent au ministre avec un cortège effrayant d'apostilles, demandent et obtiennent; et moi qui les leur procure, je suis comme ces écrivains qui distribuent la gloire avec tant de désintéressement qu'ils n'en gardent pas pour eux-mêmes.

DELMAS.

Voilà des aveux d'une ingénuité!... Savez vous bien que vous compromettez ma délicatesse, et que si je faisais rigoureusement mon devoir...

GAUTHIER.

Bah! qu'est-ce qui fait son devoir à la rigueur, dans le monde... Ne vous singularisez pas. D'ailleurs, quel mal fais-je, en obligeant le public? je donne des avis, je ne donne pas les placés, et si elles sont mal données, je m'en lave les mains.

DELMAS.

Au reste, où cela vous a-t-il mené?

GAUTHIER.

A rien encore; mais la persévérance est ma vertu, je la pousse jusqu'à la ténacité, et j'accrocherai quelque jour, par ricochet, une place qui me procurera de l'aisance et de la considération....

DELMAS.

L'une est plus facile à avoir que l'autre.

GAUTHIER.

Eh bien, à défaut de considération, je me contenterai de l'aisance. S'il arrivait qu'un personnage en crédit, je dis en grand crédit, m'appelât auprès de lui, et que par la suite il pût me faire obtenir un petit emploi indépendant, ça m'arrangerait. Tenez, par exemple, cet honnête homme qui est chez le ministre, et qui a des audiences de trois heures, si vous lui disiez un mot en ma faveur.

## LE PROTÉGÉ,

DELMAS.

Volontiers, s'il me parlait ; mais il ne parle jamais ici qu'au ministre. C'est un homme qui n'aime point à échanger des paroles inutiles, et il ménage le temps de ceux qui n'en ont pas à perdre. Cela me fait songer que j'oubliais en vous écoutant...

GAUTHIER, *piqué.*

Si je vous importune, monsieur le secrétaire...

DELMAS.

Non pas pour le moment ; au contraire je désire que vous restiez. J'ai quelques ordres à donner dans les bureaux, j'attends... ou plutôt le ministre attend un homme pour lequel il paraît avoir la plus grande considération.

GAUTHIER.

Bah ! dites-moi donc qui c'est ?

DELMAS.

Je n'en sais pas autre chose, sinon que c'est un honnête provincial arrivé hier de Cahors avec sa femme et sa fille, une jeune personne charmante, que le ministre lui porte beaucoup d'intérêt et à sa famille. Je vous le répète, on l'attend, priez-le de s'asseoir un moment.

GAUTHIER.

Cela suffit, monsieur le secrétaire.

## SCÈNE IV.

GAUTHIER, *seul.*

Un provincial, protégé du ministre, qui a une fille charmante ! mais voilà précisément ce que j'attends depuis un demi-siècle. Pourvu que j'aie le bonheur qu'ils arrivent pendant que monsieur Delmas est dans les bureaux !

SCÈNE V.

GAUTHIER. M. DUBOURG, M<sup>ME</sup> DUBOURG,  
AGLAE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Donnez-vous la peine d'entrer; monsieur le secrétaire va  
revenir dans la minute.

DUBOURG.

Madame Dubourg, vous voulez toujours agir à votre tête,  
mais je crains que votre démarche ne soit inconvenante.

GAUTHIER, *à part*.

Voici la famille de Cahors.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Inconvenante!.... Monsieur Dubourg, vous avez des  
expressions...

DUBOURG.

Je veux dire que le ministre ne vous ayant pas demandée...

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

C'est possible, mais je ne pense pas qu'il puisse être fâché  
de me voir.

DUBOURG.

Mais cela n'est pas sûr.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Je connais votre modestie, votre timidité, vous allez vous  
laisser éblouir par le faste ministériel, par l'éclat de la puis-  
sance, vous ne saurez que dire, et du moins je serai là pour  
vous souffler, pour vous soutenir.

DUBOURG.

Mais paix donc, si l'on vous entendait

GAUTHIER, *à part*.

Discussion conjugale; présentons-nous en qualité de mé-  
diateur... (*haut*.) Monsieur, vous êtes sans doute la per-  
sonne...

DUBOURG.

Monsieur, je suis la personne que le ministre attend.

GAUTHIER.

Et moi, Monsieur, je suis celle qu'il a chargée de vous

recevoir, en attendant que vous puissiez pénétrer dans son cabinet.

DUBOURG.

C'est-à-dire qu'il faut encore attendre...

GAUTHIER.

Peu de temps; mais monseigneur donne en ce moment une audience particulière.

DUBOURG.

Il suffit... (*bas à Gauthier.*) Monsieur faites donc comprendre à ma femme qu'elle n'a pas le sens commun.

GAUTHIER, *à part.*

On me mêle déjà dans les affaires de famille, tant mieux. (*haut.*) Madame, si j'osais me permettre une légère observation...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Parlez, Monsieur.

GAUTHIER.

J'ai pour moi la connaissance exacte du local et des usages de l'hôtel, votre présence, fort aimable sans doute, n'aura cependant nulle influence sur le ministre, qui est peu accessible à l'empire de la beauté.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Vous me flattez, Monsieur.

GAUTHIER.

Ce n'est point mon habitude. Moi, qui ne suis point comme le ministre, j'avoue que j'aurais de la peine à me défendre contre deux solliciteuses, dont l'une m'offre des grâces fières et nobles, l'autre une naïveté enchanteresse... C'est mademoiselle votre fille?

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Oui, Monsieur.

GAUTHIER.

Tout votre portrait. Je lui crois d'autant plus d'esprit qu'elle n'a pas dit un seul mot depuis qu'elle est ici.

AGLAE.

Ce n'est pas peu de chose que de savoir se taire quand on a rien d'utile à dire.

GAUTHIER, *à part.*

Ces provinciales sont sentencieuses. (*haut.*) Quelle char-



mante famille vous avez, monsieur Dubourg, et quel bonheur pour celui qui pourrait s'en dire l'ami !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Mais, Monsieur, à qui avons-nous l'honneur de parler ? Vous occupez sans doute, au ministère, un poste important ?

GAUTHIER.

Assez important : mais malheureusement peu productif. Attaché avec le grade de surnuméraire, et expectative d'appointemens, aux bureaux de Monseigneur, et de dix ou douze autres Monseigneurs qui l'ont précédé dans le ministère ; jusqu'ici j'ai fait peu pour moi, et beaucoup pour les autres.

DUBOURG.

Monsieur, vous êtes un homme rare.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Et vous croyez que ma présence ?

GAUTHIER.

Elle serait, je crois, intempestive ; elle gênerait l'effusion des sentimens, la douce familiarité, l'abandon aimable du grand seigneur, et la nécessité de l'étiquette pourrait nuire à la générosité dont l'ami se propose de faire preuve.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Voilà des raisons. Je les adopte d'autant mieux que le ministre, j'espère, nous adressera une invitation en forme, et que je n'ai pas l'habitude de me présenter quelque part, sans être invitée. Allons, ma fille, retournons à notre hôtel. Quant à vous, Monsieur, je vous recommande mon mari.

GAUTHIER.

Madame, je vous en réponds.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Monsieur Dubourg, avec mille qualités, n'a pas celle de se faire valoir, et je suis heureuse de le laisser dans les mains d'un homme comme vous, qui a la connaissance du local et... J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

GAUTHIER.

Gauthier, prêt à vous servir.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Monsieur Gauthier... (*Elle lui fait une révérence.*)  
Venez, ma fille.

AGLAE, *bas à Dubourg.*

Mon papa, ce monsieur m'a l'air d'un original ; je vous conseille de ne pas vous fier à lui... Je vous suis, maman.

(*Elles sortent.*)

*Le Protégé.*

5

## SCÈNE VI.

M. DUBOURG, GAUTHIER.

DUBOURG.

Monsieur, je n'ai pas dit grand'chose devant ma femme ; ce n'est pas que je la craigne, mais elle est vive, elle a de la tête, et je trouve que j'ai plus tôt fait en ne la contrariant pas.

GAUTHIER.

C'est agir en homme prudent et sage.

DUBOURG.

Elle veut que je tourmente, que je sollicite le ministre, que je demande toutes sortes de choses.

GAUTHIER.

Elle a raison, demandez.

DUBOURG.

Eh bien, Monsieur, pas du tout. Je veux m'en rapporter à la générosité, à la bienveillance de l'homme d'état qui a pris vis-à-vis de moi une noble initiative.

GAUTHIER.

C'est bien pensé. Cette délicatesse doit avoir sa récompense ; les grâces, les faveurs vont pleuvoir sur vous.

DUBOURG.

Des faveurs, des grâces ! je n'en veux pas, je ne veux que la justice qui m'est due depuis long-temps... Mais le ministre tarde beaucoup.

GAUTHIER.

Ah quand il est une fois avec monsieur Franklin.... J'ai dans l'idée que cet américain sollicite un brevet pour établir en France ses Paratonnerres.

DUBOURG.

Je ne connais pas ça.

GAUTHIER.

Je conçois que les Paratonnerres n'ayent pas encore été jusqu'à Cahors ; mais ils y arriveront.

## SCÈNE VII.

DELMAS, DUBOURG, GAUTHIER.

DELMAS.

Eh bon Dieu, c'est vous, monsieur Dubourg; le ministre vous attend avec une impatience...

DUBOURG.

S'il est impatient, je le suis encore plus que lui. Hâtez-vous donc de m'introduire.

DELMAS.

Dans un instant : Monseigneur vient de sortir de son cabinet avec le docteur Franklin; il le reconduit tout en causant, il va passer par ici, car il m'a dit qu'il avait à me parler.

DUBOURG.

Qu'il arrive donc au plus vite.

DELMAS.

Je conçois : vous êtes ici depuis quelque temps, et l'on s'ennuie lorsqu'on attend.

GAUTHIER.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour distraire monsieur; et en même temps, je lui ai offert mes services; car lorsqu'il aura obtenu quelque chose, il lui faudra dans les bureaux, un guide; c'est un labyrinthe où l'on risque, au lieu que moi, ... nourri dans le sérail, j'en connais les détours. Au surplus, mon caractère est connu, vous le savez, monsieur Delmas, rien pour les autres, tout pour moi... Qu'est-ce que je dis donc : rien pour moi, tout pour les autres.

DELMAS.

Je connais votre désintéressement; mais au lieu de proposer à monsieur Dubourg, votre protection, vous feriez mieux de lui demander la sienne; je connais les intentions du ministre, monsieur Dubourg est son ami intime, (*à demi-voix*) il ira nécessairement fort loin, et il y a tout à gagner à s'attacher à lui.

GAUTHIER.

Alors, je ne le quitte pas.

DELMAS.

Et vous ferez bien.

GAUTHIER.

Quel malheur que je sois obligé de paraître un moment à mon bureau ; mais c'est aujourd'hui qu'on paie les appointemens.

DELMAS, *riant*.

Vous n'en avez pas.

GAUTHIER.

Il m'est alloué une modeste gratification pour mes plumes, canifs et frais de bureau, je cours la toucher, et je reviens. (*bas à Delmas.*) Recommandez-moi au protégé de Monseigneur. (*haut, à Dubourg.*) Sans adieu, monsieur Dubourg, je vais revenir en toute hâte ; s'il me vient en route, une bonne idée, je vous la garderai.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

DELMAS, DUBOURG.

DUBOURG.

Pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que c'est que cet original ?

DELMAS.

C'est un homme qui n'est pas sans quelques talens ; mais il n'a pas celui de faire sa fortune : il a souvent été utile aux autres, rarement à lui-même. Il y a des gens dans le monde qui tuent leur mérite réel par des formes ridicules, et qui ont toute sorte d'esprit, excepté le plus nécessaire, l'esprit de conduite.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *se parlant*.

Cette affaire marche au gré de mes vœux ; et dans cette né-

gociation, je ne regarde pas comme peu de chose, d'avoir été en relation intime avec Franklin, ce philosophe modeste, l'ami de l'humanité, le défenseur de la liberté des peuples. ( *Voyant Dubourg qui le salue profondément.* ) Eh voilà mon cher ami, mon vieux camarade... Venez m'embrasser, mon cher Dubourg.

DUBOURG, *embarrassé.*

Monseigneur...

LE MINISTRE.

Pardon, mon ami, de vous avoir fait attendre, j'étais occupé d'une affaire si importante. Il s'agit de l'intérêt de mon pays : mais l'amitié a ses droits comme la politique... Je vais être tout à vous ; un moment encore. Monsieur Delmas, vous allez écrire une lettre extrêmement pressée... Vous, mon ami, entrez dans mon cabinet.

DUBOURG.

Monseigneur... (*à part.*) C'est drôle, comme ça impose, un homme en place ! je ne sais plus que lui dire...

LE MINISTRE.

Entrez, vous dis-je, je suis à vous dans la minute.

( *Dubourg s'ri.* )

## SCÈNE X.

### LE MINISTRE, DELMAS.

LE MINISTRE.

La France aura bientôt l'occasion de montrer à l'Europe qu'aucune gloire ne doit lui être étrangère.

DELMAS.

Monseigneur, elle vous en aura l'obligation.

LE MINISTRE.

Ne me flattez point, M. Delmas, vous n'avez pas encore pris cette habitude, et je vous en sais gré. Trop heureux le Ministre qui connaît et apprécie son siècle, marche avec lui, et sait prendre une part honorable aux grandes choses qui se font pendant qu'il est en place. Ecrivez sur-le-champ au Ministre de la Marine... quelques mots seulement... je lui

expliquerai le reste de vive voix... écrivez-lui... que j'aurai l'honneur de le voir ce soir même avec le bailli de Suffren; et le docteur Franklin... Maintenant, je vais m'occuper de ce pauvre Dubourg, que toutes ces affaires m'avaient fait perdre de vue. (*il se dirige vers son cabinet; et frappé d'une idée, il revient sur le devant de la scène, et dit à part.*) O ciel! quelle étourderie inconcevable! cet homme dans mon cabinet, les papiers relatifs au traité, sur mon bureau; à côté de la carte d'Amérique... la lettre de Washington! Que faire... la moindre indiscretion peut compromettre le sort de deux grands états... Je connais Dubourg pour un brave militaire, pour un homme d'honneur; mais il y a long-temps que je ne l'ai vu... lui demanderai-je si par hasard... non: ce serait déjà trop... quel embarras!... il n'y a qu'un parti à prendre... un parti indispensable, j'en suis désolé, mais il le faut; l'intérêt de l'état avant tout. (*il se retourne vers Delmas.*) M. Delmas, vous allez écrire une autre lettre.

DELMAS.

A qui, Monseigneur?

LE MINISTRE.

Au gouverneur de la Bastille... qu'il reçoive et tienne au secret le sieur Dubourg, ancien officier au régiment de Champagne; mais que les plus grands égards adoucissent sa captivité.

DELMAS, écrivant.

Si j'osais vous exprimer l'étonnement...

LE MINISTRE.

Ecrivez.

*(Delmas continue d'écrire.)*

LE MINISTRE, à part.

Que va penser de moi ce pauvre Dubourg... quel va être son étonnement!... mais il le faut, et puis je le dédommagerai amplement de quelques jours de captivité, qui après tout ne lui occasionneront qu'un peu d'inquiétude sans danger.

DELMAS.

Voilà, Monseigneur.

LE MINISTRE, signe.

C'est bien; vous remettrez cet ordre au gouverneur de la Bastille, en lui conduisant vous-même le prisonnier.

DELMAS.

.. Eh quoi, Monseigneur, vous voulez?...

LE MINISTRE.

C'est une marque de confiance que je n'accorderais pas à tout le monde. Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Dubourg doit ignorer où vous le conduisez ; je vais donner des ordres, et mon carrosse sera prêt dans le moment. (*fausse sortie.*) Gardez-vous bien de lui laisser soupçonner le motif...

DELMAS.

Cela me serait difficile.

LE MINISTRE, *souriant.*

C'est vrai... s'il vous interroge, répondez-lui... peu de chose... des paroles insignifiantes... rien qui puisse lui donner l'éveil ; mais, je vous le répète, qu'on ait pour lui tous les égards qu'il mérite. (*Il sort.*)

## SCÈNE XI.

DELMAS, *seul.*

Assurément, voilà une étrange commission que Monseigneur me donne, et une singulière protection qu'il accorde à son ami.

## SCÈNE XII.

DELMAS, GAUTHIER, THÉODORE.

GAUTHIER.

M. Delmas, vous allez encore dire que je suis un importun.

DELMAS.

C'est possible.

GAUTHIER.

N'importe ; j'ai encore pris sur moi de vous présenter cet excellent jeune homme, il a besoin d'une lettre d'audience ; et vous allez la lui donner, n'est-ce pas?

DELMAS, *à demi-voix, à Gauthier.*

En vérité, M. Gauthier, vous vous donnez ici des airs de protecteur. . .

GAUTHIER.

Si vous saviez qui je protège, vous me remercieriez; apprenez que Monsieur est de la connaissance de M. Dubourg, l'ami, le protégé du Ministre; qu'il est arrivé hier avec lui de Cahors; (*bas à Delmas.*) et qu'ainsi c'est un homme à ménager. Le vent souffle pour les gens de Cahors en ce moment.

DELMAS, *à part en riant.*

Oui, du côté de la Bastille.

THÉODORE, *à Delmas.*

Il est vrai, Monsieur, que je connais M. Dubourg, que depuis long-temps je suis lié avec sa famille: des relations plus intimes allaient s'établir entre nous, quand son funeste voyage est venu tout déranger.

DELMAS, *à part.*

Funeste voyage, saurait-il déjà. . .

THÉODORE.

Mais tout peut encore se réparer, si le Ministre veut m'écouter un instant.

DELMAS.

Il vous écouterà, Monsieur.

THÉODORE.

On le dit bon, affable. . .

GAUTHIER.

C'est la bonté, l'affabilité même.

THÉODORF.

J'intéresserai sa sensibilité, et j'ai la ferme confiance qu'en prenant congé de lui, il aura la satisfaction de se dire: ma journée est bien remplie; grâce à moi, il y a dans le monde un malheureux de moins.

DELMAS.

Jeune homme, de pareils sentimens vous honorent; je crains seulement que vous n'arriyiez un peu tard.

THÉODORE.

Oh non, le Ministre n'a qu'un mot à dire.



DELMAS.

Le dira-t-il?

THÉODORE.

Je l'espère.

DELMAS.

Je le désire ; voici votre lettre d'audience , elle est pour six heures.

THÉODORF.

Monsieur, que d'obligations ; ainsi je puis revenir à six heures.

GAUTHIER, à *Delmas*.

N'avais-je pas raison de vous dire que vous finiriez par vous intéresser à lui.

DELMAS.

Il est vrai que cette fois je n'ai pas de reproches à vous faire. (*à part*.) Il faut que je me débarrasse de cet intrigant.

GAUTHIER, à *Théodore en le conduisant*.

Quand je vous disais qu'on ne pouvait rien me refuser.

(*Gauthier et Théodore sortent.*)

## SCÈNE XIII.

M. DUBOURG, DELMAS.

DUBOURG.

Le Ministre est un homme charmant ; ah ça, par discrétion, je n'ai pas voulu le questionner ; j'aurais eu l'air de ne pas m'en rapporter à sa bienveillance, et surtout à son discernement : mais vous, monsieur le secrétaire, vous devez savoir, quel poste on me destine.

DELMAS.

Permettez-moi de me taire : vous le saurez assez tôt.

DUBOURG.

Mon dieu, messieurs les hommes d'état, que vous êtes mystérieux !

DELMAS.

C'est notre devoir.

*Le Protégé.*

DUBOURG.

En honneur, on ne peut pas lire sur vos figures diplomatiques : moi qui me pique d'être un peu physionomiste, je suis en défaut.

DELMAS.

Les momens sont précieux, la voiture est prête, parlons.

DUBOURG.

Pour aller où ?

DELMAS.

Vous le verrez.

DUBOURG.

Ce mystère pique ma curiosité.

DELMAS.

J'obéis à Monseigneur.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Ah ! serviteur, M. Delmas, je reviens ; vous direz peut-être que je suis curieux ?

DELMAS.

Je ne craindrai pas d'être contredit.

GAUTHIER.

Pas par moi, toujours ; je me connais. M. Delmas, il paraît que le Ministre va à Versailles.

DELMAS.

Non.

GAUTHIER.

Cependant son plus beau carrosse est tout attelé dans la cour.

DELMAS.

Ce n'est point pour Monseigneur que le carrosse est préparé.

GAUTHIER.

Pour qui donc ?

DELMAS.

Pour un homme qu'il honore de son estime.

GAUTHIER.

Elle doit être grande, à en jager par la magnificence de l'équipage.

DELMAS.

C'est Monsieur qui va y monter.

GAUTHIER.

C'est le comble de la faveur. (*à part.*) Cet homme-là ira loin ; il faut que je me cramponne après lui. (*haut.*) Monsieur, je ne sais pas encore quel poste on vous destine, mais quel qu'il soit, quelque soit votre fortune, permettez-moi de m'attacher à vous.

DUBOURG.

Mais, Monsieur...

GAUTHIER, à Delmas.

C'est vous qui m'en avez tantôt donné le conseil. Dites-lui donc un mot en ma faveur.

DELMAS, à part.

Pourquoi pas ? c'est une bonne occasion de m'en délivrer... Mais en arrivant à la Bastille, au secret tous les deux ; ainsi pas d'inconvénients. (*haut.*) M. Dubourg, dans la place qui vous attend, un ami, un homme dévoué ne peut manquer de vous être agréable, utile même.

GAUTHIER.

Utile, j'en réponds ; agréable, je le désire.

DUBOURG.

Ma foi, si Monsieur veut en courir la chance.

GAUTHIER.

Avec dévouement, zèle, abandon.

DUBOURG.

Monsieur le secrétaire, je suis à vos ordres.

DELMAS.

C'est moi, Monsieur, qui suis aux vôtres.

GAUTHIER.

Ah ! vous me l'avez volé ; nous y sommes tous deux.

DELMAS.

Emmenez-le avec vous, M. Dubourg ; vous pourrez avoir besoin de distractions.

GAUTHIER.

Je suis l'homme de la gaité, de la saillie.

DELMAS.

Faites-en donc provision, et partons.

DUBOURG.

Oui, partons ; mais je ne puis penser sans attendrissement au bon souvenir de ce digne ami. Il s'est rappelé le temps où dans une douce égalité s'écoulaient nos jours mêlés de travaux et de plaisirs enfantins. A cette heureuse époque le petit Edouard, à qui je donnais des coups de poings, ne se doutait pas qu'un jour il gouvernerait une vaste monarchie.

GAUTHIER.

M. Dubourg, tous les grands hommes ont commencé par être petits.

DUBOURG.

M. Gauthier, il y en a beaucoup qui finissent comme ils ont commencé... Montons en voiture, et marchons à la fortune.

DELMAS, à part.

J'ai bien peur que nous ne prenions le plus long.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

## ACTE III.

*Le Théâtre représente une Salle intérieure de la Bastille.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CORBÉ, DOUCET.

CORBÉ.

Allons, mon garçon, te voilà installé comme porte-clé dans le Château de la Bastille, songe à mériter ma protection.

DOUCET.

Oui mon parrain.

CORBÉ.

Tu es un peu nigaud, feras-tu bien ton métier?

DOUCET.

De mon mieux, mon parrain; d'abord j'ai le cœur sensible.

CORBÉ.

C'est ce qu'il y a de moins utile ici.

DOUCET.

J'ai de la probité, de la délicatesse.

CORBÉ.

Il ne s'agit pas de ça. Je t'ai fait obtenir cette place parce que tu as l'honneur d'être mon filleul. Je suis très-bien avec le gouverneur, et si tu te conduis comme il faut, tu pourras devenir un jour comme moi, capitaine des portes.

DOUCET.

Je ne demande pas mieux, mon parrain. Ah ça, aurais-je le droit de les ouvrir et de les fermer?

CORBÉ.

Oui, de les ouvrir pour faire entrer les prisonniers, et de les fermer pour les empêcher de sortir.

DOUCET.

C'est bon, je profiterai de vos conseils et de votre exemple pour devenir un jour digne de vous remplacer.

CORBÉ.

Ce ne sera pas aussi facile que tu penses.

DOUCET.

Vous croyez ?

CORBÉ.

Tu ne sais pas les qualités nécessaires, pour remplir un emploi comme le mien, dans une prison d'état ; moi-même, je ne me flatte pas de les posséder toutes.

DOUCET.

Voyons ça, mon parrain.

CORBÉ.

Il faut avoir le cœur dur, la main avide, les doigts crochus, l'œil alerte, l'oreille au guet, tout voir, tout entendre, tout prendre. Il faut avoir l'air naïf, et l'esprit subtil, voir du mal partout, du bien nulle part ; interpréter les actions les plus innocentes, ne chercher et ne trouver que des coupables, en faire quand on en a pas ; voir souffrir avec calme, être sourd aux plaintes, muet pour les questions, de bronze pour les réclamations, en un mot, songer que si la Bastille est un enfer, un geolier doit être le diable.

DOUCET.

Mon parrain, je n'aurai jamais assez d'esprit pour être aussi méchant que ça.

CORBÉ.

J'en ai peur, mais tu te formeras.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN AUTRE PORTE-CLÉ.

LE DEUXIÈME PORTE-CLÉ.

Monsieur Corbé, voici deux prisonniers qui arrivent dans

une voiture du Ministre, et escorté par le guet à cheval ; le secrétaire de Monseigneur qui était avec eux, est monté chez monsieur le gouverneur.

CORBÉ.

Diable, c'est sans doute quelques grands seigneurs. . . Messieurs, les plus grands égards, jusqu'à nouvel ordre. Je vais prendre moi-même, à cet égard, les ordres de monsieur le Gouverneur.

( Il sort. )

### SCÈNE III.

M. DUBOURG, GAUTHIER, LES PORTE-CLÉS,  
leurs bonnets à la main, GARDES.

( Les gardes se placent sur deux rangs. )

GAUTHIER.

Voyez, voyez comme on vous reçoit! . . .

DUBOURG, entrant au milieu.

Que d'honneurs! en vérité, je n'en reviens pas, il faut que le ministre me donne une place bien plus importante que je ne croyais.

GAUTHIER.

Au fait, être conduit dans son propre carrosse, escorté par un détachement de cavalerie, introduit ici par une garde d'honneur!

( Il salue les gardes qui se retirent. Les deux porte-clés restent le bonnet à la main, et le saluent. )

DUBOURG.

Que veulent-ils donc?

( Les porte-clés saluent encore. )

GAUTHIER.

Eh! parbleu, vous ne devinez pas? la petite gratification . . .

DUBOURG, se fouillant.

Ah! c'est vrai; tenez mes amis, voilà ce que je vous donne pour ma bienvenue.

GAUTHIER.

Et notre générosité n'en restera pas là.

*( Ils sortent. )*DUBOURG, *regardant au tour de lui.*

Maintenant, il ne me reste plus qu'à savoir où je suis.

GAUTHIER.

La nuit était si obscure, et la voiture allait si vite que je n'ai pu distinguer le chemin.

DUBOURG.

Moi qui ne connais pas Paris, j'y aurais vu clair que je n'en aurais pas su davantage.

GAUTHIER.

Cependant on a baissé un pont-levis.

DUBOURG.

Alors nous serions dans un château-fort.

GAUTHIER.

Dont vous avez le gouvernement.

DUBOURG.

C'est probable, un vieux militaire...

GAUTHIER.

A toujours pour retraite le commandement d'une ville de garnison ou d'une forteresse.

DUBOURG.

Il n'y en a pas beaucoup à Paris, ni aux environs.

GAUTHIER.

Nous n'avons que Vincennes, le fort l'Évêque, le Châtelet, la Bastille.

DUBOURG.

Eh bien, j'ai dans l'idée que nous sommes à la Bastille.

GAUTHIER.

Peste ! Mais je n'ose le croire, ce serait trop beau.

DUBOURG.

Pourquoi donc ?

GAUTHIER.

Au fait, l'ami intime du ministre.

DUBOURG.

Ma foi, c'est une surprise à laquelle j'étais loin de m'attendre.



Et moi aussi.

GAUTHIER.

DUBOURG.

Que ma femme sera contente !

GAUTHIER.

Et mademoiselle votre fille.

DUBOURG.

Je ne sais pas trop si une prison l'amusera beaucoup.

GAUTHIER.

Bah ! on s'amuse partout où l'on est en première ligne.

DUBOURG.

Enfin, on aura donc vu une fois, un homme récompensé sans avoir sollicité.

GAUTHIER.

Le mérite modeste obtenir la faveur...

DUBOURG.

Un Ministre équitable.

GAUTHIER.

C'est si rare...

DUBOURG.

Et si nécessaire...

GAUTHIER.

Pour le bonheur des gens de bien.

DUBOURG.

Pour la prospérité des états.

GAUTHIER.

Car ce n'est pas l'amitié qui a aveuglé le ministre : ce qu'il vous a donné vous le méritiez.

DUBOURG.

Et je ne l'ai pas demandé.

GAUTHIER.

Voilà un ministre qui se comble de gloire.

DUBOURG.

Que la postérité mettra au rang des...

GAUTHIER.

Oui, au rang des...

DUBOURG.

Des plus grands ministres qui aient gouverné la France.

GAUTHIER.

Qui aient gouverné l'Europe.

*Le Protégé.*

7

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CORBÉ.

CORBÉ.

Messieurs, lequel de vous, est le Capitaine Dubourg?

DUBOURG.

C'est moi, Monsieur.

CORBÉ.

Et vous?

GAUTHIER.

Je suis son ami, son inséparable, son dévoué, son Pylade, son Sécide...

CORBÉ.

Voilà bien des noms de baptême : votre nom de famille?

GAUTHIER.

Gauthier.

CORBÉ.

Ah bon, c'est vous qui avez demandé à rester ici?

GAUTHIER.

Sans doute, avec la permission de M. le Gouverneur.

CORBÉ.

Bien, je vais vous faire porter sur mon écrou.

GAUTHIER.

Sur votre?...

CORBÉ.

Ecrou. Pour M. Dubourg, il sera traité avec tous les égards dus...

GAUTHIER.

A un Gouverneur?

CORBÉ.

A un prisonnier distingué.

DUBOURG.

Qu'est-ce que vous dites donc?

GAUTHIER, *riant*.

L'habitude! ah! ah! ah! ces gens-là ne voyent que des prisonniers.

CORBÉ.

Qu'avez-vous donc à rire, vous ?

GAUTHIER.

Je ris de votre méprise.

CORBÉ.

C'est moi qui devrais rire de la vôtre ; mais je ne ris jamais.

DUBOURG, à Corbé.

Monsieur, voudriez-vous bien vous expliquer mieux.

CORBÉ.

Je crois m'expliquer assez clairement ; vous êtes envoyé ici par le Ministre lui-même.

DUBOURG.

Oui, comme Gouverneur de cette forteresse.

GAUTHIER.

Juste récompense de ses services militaires.

CORBÉ.

Comme prisonnier d'État.

DUBOURG.

Comme... Je suis stupéfait.

GAUTHIER, voulant sortir.

Je me sauve.

CORBÉ.

Arrêtez.

GAUTHIER.

Je ne suis pas encore sur l'échou.

CORBÉ.

Arrêtez, vous dis-je ; Monsieur étant prisonnier pour un crime politique, et condamné non-seulement à la prison, mais au secret ; vous qui avez communiqué avec lui, vous ne pouvez plus sortir.

GAUTHIER.

Ah je suis perdu !

( Il tombe assis sur un siège.)

DUBOURG.

Ah ça M. le geolier...

CORBÉ.

Dites capitaine des portes, s'il vous plaît.

DUBOURG.

Eh bien, monsieur le capitaine, n'y a-t-il pas ici quelque malentendu? car il n'est pas possible...

CORBÉ.

Nous ne nous trompons jamais.

GAUTHIER.

Ce n'est pas sûr.

CORBÉ.

Paix donc, M. Seïde.

DUBOURG.

Savez-vous bien que je suis l'ami intime, le camarade d'études du Ministre.

CORBÉ.

C'est pour cela qu'il vous traite si bien.

DUBOURG.

Comment si bien!

CORBÉ.

Sans doute : tout autre à votre place serait au cachot... au pain et à l'eau.

DUBOURG.

Je n'y entends rien... Que me veut-on, et qu'ai-je fait?

CORBÉ.

Oh! que vous le savez bien.

DUBOURG.

Mais je vais écrire à ce Ministre, et lui demander si c'est ainsi que l'on se joue d'un homme d'honneur.

GAUTHIER.

Ne vous en avisez pas : si vous allez lui écrire des impertinences, c'est pour le coup que l'on nous mettra au cachot.

DUBOURG.

Peu m'importe, il fera comme il voudra, mais il faut qu'il sache tout ce que je pense de lui; dût-il pousser sa vengeance, son injustice, jusqu'à nous faire décapiter.

GAUTHIER.

Comment nous! ne dites donc pas de ces choses-là, vous me faites trembler.

CORBÉ.

La seule difficulté, c'est que vous ne pouvez avoir ni plume, ni encre, ni papier.

GAUTHIER.

Tant mieux !

CORBÉ.

Adieu. Restez dans cette salle, en attendant que votre appartement soit prêt.

GAUTHIER.

Ils appellent cela un appartement... Au nom du ciel, monsieur le capitaine des portes...

CORBÉ.

Laissez-moi tranquille, vous. ( Il sort. )

## SCÈNE V.

M. DUBOURG, GAUTHIER. — *Il va s'asseoir avec humeur, en s'éloignant de Dubourg.*

DUBOURG, *ironiquement.*

Vous avez peu de caractère, M. Gauthier ! il paraît au reste que vous n'aimez les gens que quand ils sont dans le bonheur...

GAUTHIER, *avec humeur.*

Comme tout le monde.

DUBOURG.

Et que vous les abandonnez dans l'infortune...

GAUTHIER.

Pour me conformer à l'usage.

DUBOURG.

Cependant, vous me juriez, dans l'hôtel du Ministre, une amitié à toute épreuve.

GAUTHIER.

Pouvais-je deviner que vous étiez... un criminel d'état.

DUBOURG.

Je ne l'avais pas deviné moi-même.

GAUTHIER.

Niez l'évidence ; comme si un Ministre pouvait se tromper...

DUBOURG.

Tout comme un autre.

GAUTHIER.

Non, Monsieur : vous êtes coupable, très-coupable, et la preuve, c'est que vous voilà à la Bastille.

DUBOURG.

Vous êtes donc coupable, vous, puisque vous y êtes aussi.

GAUTHIER.-

Parce que vous m'avez entraîné dans votre perte ; c'est une conduite abominable, tromper ainsi un galant homme.

DUBOURG.

De quoi vous plaignez-vous ? n'est-ce pas vous qui avez demandé à me suivre ?

GAUTHIER.

Savais-je où vous alliez ?

DUBOURG.

Et parbleu le savais-je moi-même ; oh mais nous verrons.

GAUTHIER.-

Oui, nous verrons les grilles et les verroux ; mais j'y pense, vous pouvez nous tirer de là si vous voulez.

DUBOURG.

Je ne demande pas mieux ; comment ?

GAUTHIER.

Demandez monsieur le lieutenant de police, il est aussi aimable qu'indulgent ; avouez le complot...

DUBOURG.

Allez au diable.

GAUTHIER.

Déclarez les complices, et surtout dites bien que je n'en suis pas ; alors il n'y a pas de doute...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, DOUCET.

DOUCET.

Monsieur, mon père m'envoie vous dire de la part de monsieur le gouverneur, que d'après la recommandation du Ministre, il fera tout ce qu'il pourra pour vous rendre ce séjour agréable.

GAUTHIER.

Il aura de la peine.

DOUCET.

Demandez tout ce que vous pourrez désirer ; et si cela n'est pas contraire aux réglemens de la Bastille, vous serez satisfait.

DUBOURG.

C'est du moins une consolation.

GAUTHIER.

Elle est jolie.

DUBOURG.

Il faut bien s'en contenter.

GAUTHIER.

Faute de mieux.

DOUCET.

Votre générosité de tantôt m'a touché l'âme ; je vous suis tout dévoué.

DUBOURG.

Le rameau d'or a bien attendri Cerbère.

DOUCET, à Gauthier.

Pour vous, Monsieur, vous avez eu la bonté de me dire que votre générosité n'en resterait pas là.

( Il tend la main. )

GAUTHIER.

Tu insultes à mon malheur, vil satellite ! agent du despotisme ! esclave du pouvoir absolu !

DOUCET.

Pas de sottises : il n'y a pas pour vous les mêmes recommandations que pour Monsieur ; si vous parlez trop, nous avons les baillons ; si vous faites le mutin, les menottes ; et si vous vous révoltez... la camisolle. Suivez-moi.

GAUTHIER.

Ah ! mon Dieu, où va-t-il me mener ? ( Dubourg lui tend la main, il la refuse avec humeur, puis reprenant un air désolé. ) Monsieur Dubourg, si nous ne nous revoyons pas....

DUBOURG.

Du courage, Gauthier, montrez-vous homme.

( Gauthier sort en faisant des gestes de désespoir. )

## SCÈNE VII.

M. DUBOURG, *seul*.

Est-ce un rêve, et suis-je bien éveillé! Quoi, je reçois d'un ancien ami, une lettre pleine de protestations, de promesses que je n'avais point sollicitées! Je vivais heureux, dans une douce médiocrité, au sein d'une famille que j'aime; l'ambition n'avait point touché le seuil de ma porte; on vient troubler ma paix, me faire entrevoir les faveurs, la fortune, les titres... Je cède comme un sot, à ces appâts trompeurs, j'arrive à la cour, un ami me tend les bras, je m'y jette avec confiance, et il me précipite dans une prison!... Ma pauvre femme, ma fille, dans quelle affreuse inquiétude mon absence va les plonger! Sauront-elles mon sort! Non, peut-être, ces despotes cachent dans l'ombre les actes de leur tyrannie; et on me refuse de leur écrire!... J'ai beau chercher de quoi je puis être coupable... Je m'y perds: moi, prisonnier d'Etat! et peut-être pour le reste de mes jours... C'était bien la peine de quitter Cahors.

## SCÈNE VIII.

M. DUBOURG, DOUCET.

DOUCET.

Monsieur, votre chambre est prête, on vous y a préparé à souper.

DUBOURG, *brusquement*.

Je n'ai pas d'appétit.

DOUCET.

Tous les prisonniers disent cela le premier jour, et le lendemain ils dévorent.

DUBOURG.

Qu'est devenu mon compagnon d'infortune?

DOUCET.

Il a voulu faire du tapage, et on l'a provisoirement mis au cachot.



DUBOURG.

Je mangerai donc seul ?

DOUCET.

Si vous craignez de vous ennuyer, je puis vous offrir une compagnie assez agréable ; la mienne, par exemple.

DUBOURG.

Grand merci ; la société de tout le monde ne me convient pas.

DOUCET, *lui indiquant la porte.*

C'est là, monsieur. (*Dubourg sort.*) Comme il fait le fier, notre nouveau prisonnier ! Ah ! voici mon parrain.

## SCÈNE IX.

CORBÉ DOUCET.

CORBÉ.

Ecoute, Doucet.

DOUCET.

Mon parrain, je vous écoute toujours.

CORBÉ.

Ce n'est pas tout, mon ami, que d'exécuter les ordres de nos supérieurs.

DOUCET.

Bah !

CORBÉ.

Il faut quelquefois les prévenir.

DOUCET.

Tout de bon ?

CORBÉ.

Les deviner, leur éviter la peine de descendre aux détails, et nous charger de certains désagréments qui ne conviennent pas toujours à des hommes distingués.

DOUCET.

J'entends, il faut ménager la délicatesse des grands qui font des injustices, et nous dédommager par le profit de l'ennui de nos fonctions.

CORBÉ.

C'est ça, quoique nous n'ayons pas d'ordres particuliers relativement à ces deux prisonniers, j'entrevois un grand mystère qu'il faut que je découvre, et si j'ai le bonheur de le découvrir... Va me chercher le coupable subalterne, et tâchons de savoir de lui quel est le fond de cette affaire.

*Le Protégé.*

8

## LE PROTÉGÉ,

DOUCET.

Oui, mon parrain. (*ouvrant une porte, et prenant l'air brutal.*) Entrez, criminel, mon parrain vous demande.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER, *brusquement.*

Me voilà, que me veut-on? m'immoler? je suis prêt.

CORBÉ, *très-poliment.*

Du tout... On veut vous être utile; tel que vous me voyez, j'ai le cœur sensible.

GAUTHIER.

Depuis quand?

CORBÉ.

Je vous plains beaucoup de vous être attaché au sort d'un homme qui paraît bien coupable.

GAUTHIER.

Prodigieusement... d'avoir conduit en prison un pauvre diable comme moi, qui ai toujours eu le plus grand goût pour la liberté.

DOUCET.

Vous n'êtes pas dégoûté.

CORBÉ.

Vous pourriez peut-être la recouvrer plus facilement que vous ne pensez.

GAUTHIER.

Se pourrait-il?... honnête géol... capitaine des portes, que faut-il faire? je suis prêt.

CORBÉ.

Hé hé, un homme qui, se repentant de ses erreurs, révélerait...

GAUTHIER.

Révélerait quoi?

CORBÉ.

Ce qu'il sait de la conspiration...

GAUTHIER.

De la conspiration?

CORBÉ.

Qui ne ferait pas le discret mal-à-propos.

GAUTHIER.

Ah vous croyez que je fais le discret?

CORBÉ.

Et qui donnerait quelques détails.

GAUTHIER.

Il faudrait donner des détails?

CORBÉ.

Le ministre reconnaissant pourrait alors, par une excessive indulgence, . . . d'abord, le faire passer à un régime plus aimable que le pain et l'eau ; ensuite le faire placer dans un appartement un peu moins sombre qu'un cachot. . .

GAUTHIER.

Ce serait déjà un petit commencement.

CORBÉ.

Et puis, si ses révélations étaient d'une nature. . .

GAUTHIER.

Eh bien?

CORBÉ.

Il aurait la perspective de sortir un jour de la Bastille. . .

GAUTHIER.

Vraiment?

CORBÉ.

Et ensuite, d'obtenir un dédommagement proportionné à l'importance des aveux qu'il aurait faits.

GAUTHIER, *à part.*

Quel dommage que je ne sache rien.

CORBÉ.

Si vous ne dites rien, on ne vous aura pas d'obligation, et en conséquence. . .

GAUTHIER.

Je vous ai dit tout ce que je savais ; si j'en sais davantage, je veux être pendu.

CORBÉ.

Vous le serez peut-être.

GAUTHIER.

Oh ! je suis mort ; maudit homme . . . misérable conspirateur, faut-il que je t'aie connu !

(*Il s'assied et penche la tête sur la table, dans l'attitude de la désolation.*)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, DOUCET.

DOUCET.

Mon parrain, il y a deux dames qui demandent à parler à un de nos deux criminels.

CORBÉ.

Deux dames ! qui a osé les introduire ?

DOUCET.

Mon parrain, elles ont présenté à monsieur le Gouverneur un ordre du Ministre, qui leur permet de communiquer avec le capitaine Dubourg.

CORBÉ.

Il n'y a rien à dire ; fais entrer ces dames ; moi, avant de leur amener le prisonnier, je vais demander à monsieur le Gouverneur, si effectivement elles sont autorisées à communiquer avec lui. ( Corbé sort. )

## SCÈNE XII.

DOUCET, M<sup>ME</sup> DUBOURG, AGLAË, GAUTHIER.

*Il est assis auprès d'une table, la tête appuyée sur ses mains.*

DOUCET, *ouvrant la porte du fond.*

Vous pouvez entrer, Madame ; mon parrain le veut bien. . .

*( Madame Dubourg et sa fille entrent, Doucet sort. )*

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Mon mari à la Bastille ! grand dieu ! qui se serait jamais attendu à cela ! *( apercevant Gauthier. )* Vous ici, Monsieur ?

GAUTHIER, *levant la tête.*

Oui, Madame ; et désolé d'y être.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Qu'avez-vous fait de M. Dubourg, de mon pauvre mari ? vous m'avez dit à l'hôtel du Ministre que vous répondiez de lui ; est-ce ainsi que vous l'entendiez ?

GAUTHIER.

Madame, je vous en réponds encore ; il est ici en lieu de sûreté.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

Oui, plaisantez, je vous conseille ; plaisantez sur le malheur de votre victime.

GAUTHIER, *se levant en colère.*

Ma victime ? qu'est-ce que vous dites donc ? c'est moi qui suis la sienne.

M<sup>ME</sup> DUBOURG.

• S'emparer de l'esprit d'un honnête homme sans défiance, d'un provincial sans expérience ; . . . s'offrir pour être son

guide, et le conduire dans un cachot ! mais si le Ministre a été indignement trompé sur son compte...

GAUTHIER.

Pas aussi indignement que moi.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

La vérité se découvrira.

GAUTHIER.

Je l'espère, plus dans mon intérêt que dans le sien ; car je ne pense pas qu'il y gagne beaucoup.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

GAUTHIER.

Je veux dire, Madame...

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DUBOURG, CORBÉ, un papier à la main.

DUBOURG.

Ma femme, ma fille !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Ah M. Dubourg, était-ce à la Bastille que je devais vous retrouver !

AGLAÉ.

Quel chagrin pour nous !

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Aussitôt que j'ai appris votre emprisonnement, M. Dubourg, j'ai sollicité pour ma fille et pour moi la faveur de venir vous exhorter à la résignation.

DUBOURG.

Qui t'a informée ?...

AGLAÉ.

Ce bon Théodore, qui est venu le désespoir dans l'âme, nous apporter cette triste nouvelle, et qui nous a obtenu la permission dont nous nous sommes hâtées de profiter.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Mais dites-moi franchement, M. Dubourg, qu'avez-vous fait pour vous attirer une aussi terrible punition ?

DUBOURG.

Si tu pouvais me l'apprendre, tu me ferais plaisir.

GAUTHIER.

Ce qu'il a fait, presque rien : il est chef de conspirateurs.

## LE PROTÉGÉ,

M<sup>me</sup> DUBOURG ET AGLAÉ.

De conspirateurs!

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Juste ciel, que viens-je d'apprendre! quoi, M. Dubourg, vous vous avisez de conspirer à votre âge...

DUBOURG.

Sans le savoir, en tout cas.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Mais quelque criminel que vous soyez...

DUBOURG.

Oh en vérité!...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Je saurai remplir mes devoirs d'épouse et de mère; je vais me jeter aux pieds du Ministre, lui peindre vos remords, l'assurer de votre repentir.

DUBOURG.

C'est à en perdre la tête.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Ma douleur l'attendrira, mes larmes l'intéresseront.

GAUTHIER, *à part*

Les vieilles douleurs n'intéressent jamais.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Adieu, j'espère vous rapporter votre grâce; mais promettez-moi...

DUBOURG.

Que veux-tu que je te promette?

M<sup>me</sup> DUBOURG.

De ne plus conspirer.

DUBOURG.

Va-t'en au diable, et laisse-moi tranquille.

## SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DELMAS, THÉODORE.

THÉODORE.

Me voilà. Ah Monsieur, Madame, ma chère Aglaé, partagez ma joie; je viens de la part du ministre pour vous délivrer.

DUBOURG.

Me délivrer!

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Est-il possible!

AGLAE.

Bon Théodore !

GAUTHIER, à Théodore.

Monsieur, la conspiration est donc déjouée ?

THÉODORE.

Quelle conspiration ?

GAUTHIER.

Et parbleu, vous savez bien, cette fameuse conspiration qui a manqué... car enfin, Monsieur était ici pour quelque chose, je pense.

DELMAS.

Monsieur est ici pour avoir passé seul quelques minutes dans le cabinet du ministre, où l'on craignait qu'il n'eût vu des choses dont le secret était, pour l'état, de la plus haute importance.

DUBOURG.

Comment c'est pour cela ?...

THÉODORE.

Mais il n'y a plus de secret à cet égard ; le traité d'alliance et de commerce vient d'être signé avec les Etats-Unis, dont l'indépendance est reconnue par la France. On vient de recevoir en même temps la nouvelle que Washington a chassé les Anglais de Philadelphie.

GAUTHIER.

Cela me fait le plus grand plaisir.

DELMAS.

Heureux maintenant de pouvoir vous rappeler auprès de lui, le ministre m'a chargé de vous témoigner tous ses regrets....

DUBOURG.

Pour la seconde fois d'aujourd'hui, je vous prie de le remarquer.

DELMAS.

Et de vous assurer qu'à l'avenir il vous faut compter sur sa protection et sur toute sa faveur. Je connais ses intentions bienveillantes.

THÉODORE.

Il a daigné m'en faire part, et en me donnant ce message agréable, me nommer l'un de ses secrétaires...

M<sup>me</sup> DUBOURG.

Son secrétaire !

THÉODORE.

Oui, je lui ai raconté mes chagrins, il s'y est intéressé plus

que je ne l'espérais ; et afin d'être agréable à monsieur Dubourg, qu'il est fâché d'avoir inquiété un moment, et pour vous disposer en ma faveur, Madame, il m'a donné cette place, en me promettant la continuation de ses bontés.

M<sup>m</sup> DUBOURG.

Alors vous pouvez compter sur les miennes.

DUBOURG, *ému*.

L'excellent homme de ministre ! il a agi comme il devait agir. Au bout du compte, les intérêts de l'Etat avant les souvenirs de collège.

M<sup>me</sup> DUBOURG.

C'est ça ; mais sortons.

GAUTHIER.

Oui, sortons, sortons.

( *Tout le monde se dispose à sortir, Dubourg les arrête.* )

DUBOURG.

Un moment, s'il y a encore la moindre indiscretion à craindre, ne vous gênez pas.

GAUTHIER.

Ah ça, perdez-vous la tête ?

DUBOURG.

Nous serons enchantés, monsieur et moi, de prouver notre dévouement à la patrie, au prince, et à un ministre qui s'excuse aussi noblement.

DELMAS.

Cela n'est plus nécessaire.

GAUTHIER.

Du tout ; je servirai le prince et la patrie aussi bien chez moi qu'ici ; même beaucoup mieux ; mon dévouement était libre, n'en aura que plus de prix. Ah ça, monsieur Dubourg, quand vous allez être en faveur, n'oubliez pas que je me suis fait, par dévouement, votre compagnon de captivité.

DUBOURG.

Je m'en souviendrai avec plaisir ; car, mes bons amis, ma prison, loin de me sembler un déshonneur, me flatte singulièrement. Je pourrai dire que j'ai contribué en quelque chose au grand événement qui va fixer les regards de l'Europe ; et je n'aurai pas été étranger au traité d'alliance entre la France et l'Amérique.

FIN.